

VALLIÈRES, NICOLE [dir.]. *90 trésors, 90 histoires, 90 ans.*
Montréal, Musée McCord, 2011, 268 p. Ill. ISBN
978-1-895615-15-9. Publié aussi en anglais

Jean-François Blanchette

Volume 9, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005936ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005936ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Blanchette, J.-F. (2011). Review of [VALLIÈRES, NICOLE [dir.]. *90 trésors, 90 histoires, 90 ans.* Montréal, Musée McCord, 2011, 268 p. Ill. ISBN 978-1-895615-15-9. Publié aussi en anglais]. *Rabaska*, 9, 317–320.
<https://doi.org/10.7202/1005936ar>

un article de Monique Jutras explorant les connotations sexuelles de la *turlutte* et de *turlutter*; tout en avouant que « le sens de la salutation “au revoir” n’y est pas présent ». Aucun lien – sauf par accident d’homonymie – avec le mot ciblé. Il cherche ensuite le sens des radicaux « lur » et « tur ». Citant Jutras, il rapproche ces onomatopées imitant le son de la flûte au langage amoureux du Moyen Âge et nous informe également qu’en argot *turlututu* a le sens métonymique de « pénis » et la *turlutte* celui de « fellation », et que, en passant, *tirelire* et *tirelirette* avaient le sens de « sexe de femme ». Encore aucun lien avec « au revoir »... Les lexicologues, pour leur part, prennent la voie rapide pour s’entendre que le mot anglais *toodle-oo*, qui paraît pour la première fois en 1907, est une onomatopée du son de klaxon des anciennes voitures, sonnée pour annoncer l’arrivée et le départ. Le mot passa au lexique de l’Angleterre et de l’Irlande (sous forme de *tooraloora*) et, de là, en Amérique du Nord (même au Québec).

Il faut dire enfin que l’emploi du mot « québécois » dans le titre et sous-titre est problématique. Les mots en question sont certes employés au Québec, mais de là à dire qu’ils font partie du patrimoine québécois, sans mentionner que plusieurs ont cours à la grandeur de l’Amérique française, ne rend pas justice à la vitalité de la langue en dehors du Québec. Certains vocables sont évidemment typiquement québécois, comme *diguedine*, *tiguidou*, et la *guédille de la « Main »*, mais d’autres, comme *agrès*, *bricolage*, *garrocher*, *godendart*, *gorgoton* et *mitaine* sont attestés de l’Acadie à la Louisiane jusque dans l’ouest canadien et font partie de l’héritage linguistique de tous les francophones d’Amérique.

Évidemment destiné au grand public, l’ouvrage réussit quand même à nous faire prendre conscience de la vitalité de la langue française – une langue vivante avec des traces anciennes, des emprunts aux langues de contact et capable de s’adapter à de nouveaux contextes sociaux. La façon de l’auteur de tisser des liens poétiques et de forger des chaînons sémantiques parfois inattendus plaira sans doute à plusieurs lecteurs. Mais ceux qui préfèrent une approche plus scientifique à l’histoire des mots devront chercher ailleurs.

MARCEL BÉNÉTEAU
Université de Sudbury

VALLIÈRES, NICOLE [dir.]. *90 trésors, 90 histoires, 90 ans*. Montréal, Musée McCord, 2011, 268 p. Ill. ISBN 978-1-895615-15-9. Publié aussi en anglais.

Un livre de la modernité pour raconter d’où nous venons ! Le Musée McCord d’histoire canadienne a pris l’occasion des 90 années de sa création

pour présenter au public 90 trésors, d’abord dans une exposition temporaire, mais aussi, et fort heureusement, dans ce livre durable réalisé sous la direction de Nicole Vallières. De fait, ce dernier est en soi un 91^e trésor que nous offrent les créateurs du musée, avec le graphisme étonnant de Monique Mousseau et les photographies époustouflantes de Marilyn Aitken.

Dès la page couverture on se rend compte qu’on n’a pas entre les mains un livre ordinaire mais un livre-design basé sur un concept de créateurs. La table des matières nous en convainc tout de suite. Elle est même déroutante à première vue, car les titres ont été découpés par syllabes. Alors, en feuilletant rapidement le livre, on se rend compte qu’effectivement ce n’est pas un livre à lire nécessairement d’une page à l’autre, mais bien à découvrir au hasard de la consultation. Attendez que je vous raconte et que je vous fasse connaître mes coups de cœur de ce livre dans lequel l’excellence porte les noms de leurs auteurs !

D’abord ce parka imperméable à capuchon *yu’pik* en membrane d’intestin de mammifère marin datant de 1910-1915 de la collection d’ethnologie et d’archéologie que décrit sa conservatrice Guislaine Lemay. Une pièce qui relève d’une maîtrise absolue des techniques et d’une connaissance aigüe de l’environnement arctique. Une photo presque pleine page accompagne la description du parka dont on peut de plus observer des éléments sur trois autres pages complètes de photos à fond perdu. La magie de ce style de photos est qu’elle nous permet d’observer des détails comme la texture de la membrane du mammifère, la technique de couture ainsi que les plumes de l’oiseau marin qui le décoorent, tout en laissant la place à la puissance évocatrice de la partie absente de l’objet.

Même dans le respect que requièrent les œuvres d’art, les fonds perdus sont utilisés pour donner de l’ampleur à une œuvre ou attirer l’attention sur certaines de ses parties. Il en est ainsi dans le tableau récemment découvert représentant quelques membres du club littéraire et dramatique *Shakespeare* fondé à Montréal en 1843 que décrit Christian Vachon de la division des peintures, estampes et dessins. Des gros plans nous permettent de voir de près un fumeur paisible en retrait, l’artiste Cornelius Kreighoff lui-même, et d’examiner en plus gros que réel les bocks à bière, les verres à whisky et les pipes de plâtre posés sur la table. Je ne peux m’empêcher de mentionner également la présentation de la *Vue de la ville de Montréal* de James Duncan vers 1830-1831. Ce fameux tableau est présenté en son entier avec un texte explicatif sur une page. Deux détails à fonds perdus lui font face. Suit une double page saisissante en gros plan à fond perdu où l’on perçoit l’usure du temps sur la ville à travers les craquelures de la peinture et jusqu’aux coups de pinceaux du feuillage d’automne bordant la page. Un découpage brillant de la graphiste et directrice artistique de ce livre !

François Cartier des Archives textuelles a sélectionné des livres-objets d'un autre âge avec leurs illustrations, dessins et enluminures, des documents manuscrits avec leur iconographie personnelle ainsi que des cartes anciennes manuscrites et imprimées, parfois peintes à la main. Quand j'ai visité l'exposition, le document qui m'a le plus impressionné est celui qu'on a dessiné à l'aquarelle pour rendre hommage à Thomas Evans Blackwell, vice-président et directeur général du chemin de fer du Grand Tronc, lors de son départ le 5 avril 1862. On y voit entre autres le pont Victoria construit sous la direction de Blackwell. Mais dans le livre sa présentation m'a laissé sur mon appétit. Mon coup de cœur se porte donc sur le récit manuscrit et illustré du sieur Aumasson de Courville, notaire et avocat français, au cours de la conquête. Son auteur nous y fait part de ses critiques de la vie socio-économique et militaire en Nouvelle-France à la fin du régime français. Le manuscrit est illustré d'aquarelles de diverses vues de villes de la colonie, comme Québec et le Fort Frontenac (Kingston) sur le lac Ontario, avec leurs bâtiments militaires et religieux.

Dans la section des arts décoratifs sous la responsabilité de Ghislaine Lemay, le musée possède de nombreuses poires à poudre de voyageurs, coureurs des bois et militaires. La puissance d'évocation de ce type d'objet, convoité par les collectionneurs, a provoqué la fabrication d'imitations parfois difficiles à distinguer des vrais. Observez bien celle qu'on montre dans ce livre, car c'est une authentique. Elle est de fait une véritable œuvre d'art populaire en même temps qu'un récit d'époque. Elle aurait appartenu à un officier du 22^e régiment qui aurait pris part aux guerres de la conquête incluant la prise de Québec par Wolfe. On y trouve, gravés, une carte de l'état de New-York avec ses divers établissements représentés par un fort, une église ou une habitation, ainsi que les armoiries britanniques et les initiales IWKR. Comme le fondateur du McCord, David Ross McCord, était un ardent admirateur de Wolfe, il a même collectionné une mèche de cheveux du major général, ce qui peut surprendre et amuser aujourd'hui. Mais au moment de sa collecte, à l'époque victorienne, cette pratique de conserver une mèche de cheveux d'une personne chère était très courante, et l'est encore aujourd'hui dans certains milieux pour des occasions particulières.

Les célèbres Archives photographiques Notman à elles seules pourraient rendre fières une conservatrice, comme Hélène Samson qui a choisi les portraits de personnes et de groupes présentés dans cette section. On y trouve aussi des appareils photos dont un à plaque de verre utilisé par Charles Frederick Notman (1870-1955), le fils de William Notman, au cours de sa carrière. Mais c'est l'appareil daguerréotype fabriqué par Holmer, Booth & Hayden à New-York entre 1845 et 1849 qui m'a le plus impressionné, si je puis dire. On dit que c'est le plus ancien appareil photo connu au Québec.

Deux photos présentent l'appareil en son entier tandis qu'un gros plan permet d'observer de près le mécanisme de mise au point, la signature du fabricant et le numéro de série. Inventé à Paris entre 1835 et 1839, mais diffusé seulement à partir de 1839, le daguerréotype se répand rapidement en Amérique du Nord. Il devient vite très populaire, car il permet enfin de prendre rapidement l'image d'une personne. On n'a donc plus à attendre qu'un artiste peintre ou dessinateur fasse notre portrait. On n'a qu'à aller chez celui qui possède ce fameux appareil, à moins qu'ambulante il ne se pointe chez vous, ou bien qu'on le fasse venir chez soi pour prendre la photographie d'un membre de la famille décédé. Ainsi, avec cet appareil, un métier est né, celui de photographe.

Enfin, la riche histoire du McCord et son association avec les créateurs montréalais du XIX^e siècle ont permis l'acquisition, très souvent par voie de dons, de costumes et de textiles d'époque, comme cette magnifique robe en soie du XIX^e siècle décrite par Cynthia Cooper de la division des costumes et textiles. Des photographies de Notman ont immortalisé les femmes qui les ont portées lors des bals costumés qui étaient si courus par la gente aisée de Montréal comme celui du Château Ramezay en 1898.

Voilà ! Il faut dire que finalement j'ai lu et regardé attentivement ce livre-objet de la première page à la dernière et que je l'ai savouré comme il vous séduira sans doute. Car, après avoir vu ce que produisent les éditeurs internationaux aux grandes foires du livre, je dois dire que celui-ci se place parmi les plus beaux ! Un catalogue des objets se trouve à la fin du livre. En plus des données habituelles d'identification et de description de l'objet, il indique la collection à laquelle l'objet appartient ainsi qu'une description générale de cette collection et de son importance.

JEAN-FRANÇOIS BLANCHETTE
Musée canadien des civilisations